Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 8

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225707

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

il n'y a pas eu moyen... mais je me suis soulagé en me payant une colère folle...

— Contre qui, grand Dieu ?

— Contre ta femme.

*

— Cela sent la fumée, ici.

— Il n'y a rien de drôle à cela.

— Est-ce que, par hasard, tu aurais fumé, Robert ?

— Mais oui.

— Comment ! tu te permets de fumer !

— Je ne suis plus un enfant, voyons, maman, il faut te faire une raison.

— A douze ans !

— A douze ans, on est en pleine jeunesse et en pleine force... Le sang supporte fort bien quelques excès, et...

— Je ne veux pas de tes raisonnements.

— Je parle avec sagesse.

— Ce qui est sage, c'est que je ne veux pas que tu t'abîmes la santé en fumant trop tôt !

— Trop tôt ! quel préjugé ! tu retardes, maman... Ne te vieillis pas, et sois de ton temps... tu ne voudrais pas paraître aussi arriérée que grand'mère... A ta place, il y a longtemps que je fumerais.

— Tais-toi !... on n'a pas idée de cela ! fumer à cet âge !... je n'en reviens pas !

— Quelle mentalité ! Jamais je n'oserai avouer à mes camarades que ma mère retarde à ce point.

— Je te prie de m'épargner tes réflexions ! tu seras puni.

— Ça non... ce serait injuste ! Est-ce que papa se gêne pour fumer ? Tu lui passes tout ! Je suis un homme comme lui... *C. S.*

Combles. — Le comble, chez un radical, c'est de proscrire dans son ménage du cirage « conservateur » du cuir.

Le comble de l'imprudence chez un confiseur-pâtissier, c'est d'exposer dans sa vitrine, l'un à côté de l'autre, des « Japonais » et des « Chinois ». Il pourrait bien y avoir de la casse.

LA CHANSON DE MADELINE 7

Je pleurais toutes les larmes de mon crps, piteux comme un fils de bourgeois qu'on a attrapé loin du droit chemin. Quant à Madeline... ah ! mes amis !... A travers la chaude buée de mes larmes je ne voyais rien, rien que la noire barre des sourcils du régent... Mais mon père avait beau faire la grosse voix : plus tard, et pendant bien des années, il parlait avec une involontaire admiration du petit être sylvestre, hérissé comme un oiseau captif, lumineux comme une fontaine sous l'aubépine, tout embaumé d'arômes forestiers, sur lequel, en plein bois, il avait fermé sa grande main, et qu'il réintégrait doucement en cage.

Mon père racontait notre escapade. Le régent Tové, rouge, congestionné, ses yeux ronds hors des orbites, lançait vers les coupables ses grosses mains convulsives :

— Voilà !... Voilà !... Voilà, Monsieur le Président. En un mot, voilà... C'est elle !...

Elle se reculait, sa frêle menotte sur les yeux, tête nue, son béret lancé par-dessus les sapins, son écharpe envolée, sa gorge nue, plus haletante que celle de ses mésanges. Se voyant le point de mire de tous ces regards rieurs ou furibonds, elle chercha précipitamment son mouchoir absent, hélas envolé avec le béret, avec l'écharpe et le panier à la pomme rouge. Alors, d'un grand geste de désespoir, elle se couvrit le visage de ses cheveux encore humides d'eau de source, où pendaient de longs rubans d'herbes fleuries... Mais ses yeux bleus riaient au travers.

— Elle avait l'air d'avoir vergogne, racontait plus tard mon père. Au fond, elle n'était pas fâchée d'être ainsi en spectacle.

Quand le régent Tové put retrouver la parole :

— C'est elle, Monsieur le Président, oui, c'est elle... en un mot... Depuis qu'elle est entrée à l'école, tout est sens dessus dessous ici. Ça babille, ça frétille tout le temps, cet être-là ! Depuis qu'elle est ici, tout le monde est en l'air. Et voilà qu'elle distrait même votre fils, Monsieur le Président, un garçon sérieux, travailleur, le premier de la classe. Je vous dis qu'un châtiment exemplaire... Oh ! je la briserai !...

A ce mot, le petit être frêle, frêle à en être diaphane, poussait un grand cri ; elle se voyait déjà cassée en deux par ces pattes d'ours. Le bourreau n'en continuait pas moins, tout rouge et gonflé ; malgré sa parole embarrassée, il en devenait éloquent, à vider ainsi tout d'un coup sa grosse poche de fiel : il nourrissait une animosité personnelle contre le lutin qui lui dérangeait tous ses cadres, dont la naissance était irrégulière, dont rien, traits de visage, âme, voix, gestes, ni conduite, ne ressemblait à ceux de chez nous.

Cependant, à travers le tonnerre, comme un souffle doux et subtil, la voix de mon père s'insinua jusque dans l'oreille du régent.

— Ne brisez rien, Monsieur Tové, lui dit-il à mi-voix, vous le regretteriez. Punissez plutôt mon fils : il était averti. Mais la leçon que je viens de leur donner suffira, j'espère. Me permettez-vous un conseil ? Cette pauvre enfant, qui est orpheline, a moins besoin de châtiments que de bons exemples. Placez-la droit sous vos yeux, au premier banc, entre vos deux premières élèves : elles lui donneront le pli du travail.

Ayant reçu moi-même une sérieuse admonestation, dès ce jour-là, je rentrai dans le sillon, en me jurant d'oublier l'oiseau d'or et la forêt de Niallin. On ne m'avait pas caché qu'il y allait de ma place, à la tête des premiers. Je n'avais plus une faute à commettre : pour ne pas déchoir, on me vit de nouveau m'enfoncer dans les abîmes de mon *Encyclopédie* ou dans le labyrinthe de mes problèmes. Et, pendant quelque temps, Madeline elle-même, internée au premier banc, parut écrasée par le regard à pic et le sourcil de Polyphème qui la guettait du haut de l'estrade. Décidément, dans cette atmosphère épaisse, attristée par le nasillement des verbes et du *deux fois deux*, il ne faisait pas bon pour les cigales : rien ne bougea plus. Dans notre école mixte, tout rentrait dans l'ordre accoutumé.

VII

Les jours passèrent, et les bonnes résolutions. Adieu l'avril ! Mai, survenant, rayonna jusque dans notre école. Et je ne sais comment cela se fit, ni quelle démangeaison me vint tout à coup de lever le nez : j'aurais voulu bondir, chanter à gorge que veux-tu. Quel vent de folie me soufflait sur la tête ? Sous mes doigts distraits, les fautes foisonnèrent : mes multiplications ne tombaient jamais justes; mes dictées étaient fort malades... Mais c'était plus fort que moi : un frisson voluptueux m'effleurait la peau, quelque chose comme une plume de cygne lentement promenée...

— C'est le printemps, me dis-je. Ma maman m'a dit que ça donne la fièvre.

Eh ! mon printemps n'était pas loin ! Je n'avais qu'à tourner le dos à la fenêtre : là, *du coté des filles*, entre les deux premières élèves affalées sur leur ardoise, Madeline avait relevé sa fine tête et me taquinait du regard !

Non, je ne voulais plus lui répondre ! Je ne voulais pas continuer à l'école nos exquises musardises à la chasse de l'oiseau d'or. Mais quoi ! le régent était là-bas, au fond de la classe, occupé des petits ; le regard se faisait irrésistible ; je détournais la tête, mais je le sentais toujours là, posé sur moi. « Coucou ! me disait-il, ce qu'on s'ennuie !... » Cette libre enfant, dont la vie n'avait été qu'un long vagabondage ; qui, pendue aux jupes d'une comédienne, avait dix fois changé de ciel et d'horizon, ne pouvait s'habituer à un travail régulier. Et, autour d'elle, sur les premiers bancs, rien que des yeux éteints, rien que des momies ! Hélas ! elle savait trop bien où trouver un écho, un complice, et que mon cœur était lâche à ses séductions !

Est-ce ma faute ? Oh ! si vous l'aviez vue ! A l'ordinaire, et pour ceux qui ne lui plaisaient pas, elle avait l'abord froid, le visage placide, le regard pâle des filles du Nord ; mais, avec la sympathie, s'éveillait en elle une grâce singulière, irrésistiblement enveloppante, tout son être fondu de délicieuse langueur ; sur ses yeux mi-clos, ses longs cils étaient de la lumière, et sa lèvre, même sans parole, savait l'art de vous persuader.

D'ailleurs, elle me montrait sous main des choses étranges, qui brillaient même sous la table scolaire, images d'or et d'azur, griffons, sirènes en carton doré, scarabées en fer-blanc qui vont tout seuls avec un crépitement de cigales: toute l'arche de Noé des chimères, tout un printemps qui riait, gonflait, soulevait par tous les coins son tablier blanc d'écolière, et qu'en plein hiver j'avais vu luire en des trous profonds.

Mais notre commerce furtif fut bientôt le secret de Polichinelle. Déjà Pleaux couvait de l'œil le similor de Madeline, et, malgré la stupidité de ses voisines, ma charmeuse étendait autour d'elle, de proche en proche, son cercle d'enchantements. On entendit des soupirs d'extase, on devina de petits rires ; des reflets irradièrent dans l'ombre épaisse. Le régent Tové lui-même donna des signes de nervosité : il se doutait de quelque chose, mais Madeline était si subtile qu'elle échappait au bonhomme obtus, jusqu'au jour où, traîtreusement, une brise de mai souleva de dessous sa table tout un vol de papillons en papier rose. Du haut de l'estrade, il sauta dessus, ses grosses pattes jetées en avant pour écraser les ailerettes qui lui glissaient entre les doigts. Et Madeline reçut une *châtaigne*, et encore une, et encore une ; puis, de sa règle de fer, le rustre lui désigna le coin où, jusqu'à la fin de la classe, elle dut rester debout, comme au pilori, le regard douloureux, enveloppant de son tablier blanc sa fine menotte meurtrie.

Pauvre Madeline ! Mais mon tour allait arriver. On ne contemple pas impunément tout ce qui brille en contrebande au bout de ces doigts de rose. A la fin du mois, l'instituteur devait opérer un nouveau classement des élèves. « Je serai second », me disais-je avec un soupir. Je fus quatrième, et tombai au bas bout du banc !

Las ! que voulez-vous ? J'en étais navré, mais je me résignais encore lorsque, passant ma blouse sur mon nez moite et mes yeux rougis de larmes rentrées, j'aperçus l'heureux Pleaux qui trônait à ma place, et Madeline lui souriant ! Elle lui souriait comme elle m'avait souri, et lui soufflait les mêmes paroles, et faisait rayonner jusqu'à lui, sous main, les mêmes images ! Non ! pas ça ! pas ça ! J'aurais mieux aimé dégringoler jusqu'au banc des ânes ! Je maudis la volage, je criai tout bas : « Au voleur ! » et... et.... je compris... et... et... oui, j'approuvai le bûcher allumé par Mlle Véronique ! Et j'y aurais mis moi-même le feu, et j'y aurais jeté Madeline de mes propres mains, na !...

(A suivre.) *Samuel Cornut.*

Actuellement
GRANDE VENTE DE BLANC
AUX TISSERANDS
Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE
Prix extrêmement avantageux
A. LÉVY

Avis d'enquête!...
Après avoir fait une enquête
Sur le plus sain des apéritifs,
Les résultats sont positifs,
Le „ DIABLERETS " lui, vient en tête.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.